

Études littéraires africaines

Mongo Beti et l'énigme du retour

Ambroise Kom



Numéro 42, 2016

Mongo Beti : l'exilé de retour et l'épreuve du réel

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1039399ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1039399ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Kom, A. (2016). Mongo Beti et l'énigme du retour. *Études littéraires africaines*, (42), 13–20. <https://doi.org/10.7202/1039399ar>

Résumé de l'article

Pendant ses 32 ans d'exil en France, Mongo Beti n'a cessé d'agir et de publier en fonction de son pays et d'un retour virtuel au Cameroun. Effectivement revenu en 1991, il devient certes une icône de l'opposition intellectuelle au régime en place, la coqueluche des médias et un acteur singulier du développement social, économique et culturel. Mais il subit aussi une forme de rejet et n'échappe pas à l'incompréhension. La présente étude a pour objectif de montrer combien il peut être illusoire de songer à communier harmonieusement avec ses compatriotes après avoir passé l'essentiel de sa vie dans un tout autre environnement socio-culturel.

MONGO BETI ET L'ÉNIGME DU RETOUR

RÉSUMÉ

Pendant ses 32 ans d'exil en France, Mongo Beti n'a cessé d'agir et de publier en fonction de son pays et d'un retour virtuel au Cameroun. Effectivement revenu en 1991, il devient certes une icône de l'opposition intellectuelle au régime en place, la coqueluche des médias et un acteur singulier du développement social, économique et culturel. Mais il subit aussi une forme de rejet et n'échappe pas à l'incompréhension. La présente étude a pour objectif de montrer combien il peut être illusoire de songer à communier harmonieusement avec ses compatriotes après avoir passé l'essentiel de sa vie dans un tout autre environnement socio-culturel.

ABSTRACT

During the 32 years Mongo Beti spent in exile, he never ceased to be influenced by what was going on in his country of origin whether in the actions he undertook or the writings he published. When he finally came back to Cameroon in 1991, he quickly became an icon of the intellectual opposition to the regime then governing the country, a favourite of the media, and a figure who stood out for his involvement in the social, economic and cultural development of his country. Nevertheless, he also suffered from being partly misunderstood by his peers and fellow citizens, and even heavily criticized and rejected by some of them. This study aims to show how illusory it was to believe that one could enter into a form of harmonious communion with the inhabitants of one's own country after spending most of one's life in an altogether different social environment and culture.

*

De son vivant, Mongo Beti rappelait volontiers qu'il avait connu trente-deux ans d'exil ininterrompu et qu'il avait été pendant trente-cinq ans professeur de lycée en France. Né en 1932, Mongo Beti est effectivement parti du Cameroun en 1951. Il y est retourné brièvement en 1959, mais du fait de la situation politique du pays, il n'y est revenu qu'à la veille de sa retraite, en 1991, pour s'y installer en 1994 jusqu'à sa soudaine disparition en 2001. Mongo Beti est donc né au Cameroun et y a passé son enfance et sa prime jeunesse. Mais eu égard au nombre d'années passées en France, on pourrait se demander si son « retour » au Cameroun n'est pas plutôt un séjour de (re)découverte qu'un véritable retour d'exil. N'était-il pas, en définitive, davantage en exil au Cameroun qu'en France ?

Tout doit pourtant être nuancé. Mongo Beti a certes vécu longtemps en France, mais il est resté constamment attentif à l'évolution de son pays natal. Les diverses questions abordées par ses récits en sont une preuve éclatante, qu'il s'agisse de ceux de la période coloniale : *Ville cruelle* (1954), *Le Pauvre Christ de Bomba* (1956), *Mission terminée* (1957) ou *Le Roi miraculé* (1958) ; ou de ceux de la période post-coloniale : *Perpétue et l'habitude du malheur* (1974), *Remember Ruben* (1974), *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle* (1978), *Les Deux mères de Guillaume Ismaël Dzewatama, futur camionneur* (1983) ou *La Revanche de Guillaume Ismaël Dzewatama* (1984). À aucun moment, on ne trouve dans l'écriture de Mongo Beti la moindre transposition de la condition de l'immigré, sujet qui a inspiré bon nombre d'écrivains africains contemporains tels que Calixthe Beyala, Alain Mabanckou, Fatou Diome ou Daniel Biyaoula, pour n'en mentionner que quelques-uns.

Bien plus, au-delà de son œuvre romanesque, ses essais : *Main basse sur le Cameroun* (1972) et *Dictionnaire de la négritude* (1989), ainsi que son activité éditoriale (la revue *Peuples noirs, peuples africains*, les Éditions des Peuples noirs, etc.) ont l'Afrique pour objet et les Africains comme public-cible. Le retour physique au pays natal, une fois prise sa retraite de l'enseignement en France, et les activités qu'il y mène, ne sont qu'un prolongement de ce qu'il faisait en France, et une mise en pratique de ce qu'il y avait imaginé au profit du Cameroun.

Dans la présente étude, il s'agira essentiellement de montrer combien Mongo Beti, bien que vivant en France, était cependant habité – pour ne pas dire obsédé – par le développement de son pays natal. Paradoxalement, il s'agira aussi de souligner la difficulté, voire l'impossibilité, de s'adapter à la vie camerounaise lorsqu'il décide de s'y installer. En définitive, l'analyse vise à montrer la nature profondément énigmatique d'un retour qui semble plus physique qu'intellectuel et qui explique, à bien des égards, la tourmente que l'on peut observer non seulement dans les écrits, mais aussi dans les rapports qu'entretient l'écrivain avec son pays natal vers la fin de sa vie.

Pays réel, retours virtuels ?

Si la carrière littéraire de Mongo Beti s'était limitée à sa production de la période coloniale, ses thématiques romanesques se seraient inscrites dans ce que l'on pourrait appeler la normalité de l'histoire littéraire de cette époque. Mais lorsqu'en 1972, il resurgit, après quatorze ans d'absence, avec *Main basse sur le Cameroun*, on se

rend compte que depuis *Le Roi miraculé* (1958), il est resté extrêmement attentif aux affaires camerounaises. *Main basse...* comporte certes un aspect historique, mais le texte relève aussi de l'histoire immédiate, pour ne pas dire de l'actualité, voire du reportage, de telle sorte que l'on a peine à croire que l'ouvrage ait pu s'écrire sans que l'auteur ait été sur le terrain. Outre les portraits particulièrement croustillants qu'il brosse des acteurs du drame socio-politique que connaît le pays, la représentation qu'il donne de la bureaucratie post-coloniale relève par son réalisme du film documentaire.

De ce point de vue, *Main basse...* peut être considéré comme la manifestation d'un retour au pays natal, si virtuel soit-il. L'engagement de Mongo Beti y est tout à fait exemplaire et, comme des critiques l'ont souligné¹, nombre des romans qui vont suivre seront en partie des variations sur les thèmes abordés dans cet ouvrage de 1972. Ainsi en va-t-il de *Perpétue et l'habitude du malheur*, de *Remember Ruben* ou de *La Ruine presque cocasse d'un polichinelle*. Ce sont des récits socio-historiques qui racontent les luttes des laissés pour compte pour la survie en post-colonie, ou qui mettent en scène des militants révolutionnaires engagés dans de violents combats politiques.

C'est pourtant avec la création de la revue *Peuples noirs, peuples africains* (PNPA) que s'accélère le retour virtuel qui avait commencé avec *Main basse...* Dès le premier numéro, Mongo Beti définit très précisément le champ que couvrira la revue :

La leçon de l'affaire Ouandié-Ndongmo est de celles qu'un homme de cœur, et à plus forte raison un militant, n'oublie pas. Et les Camerounais qui, de Paris par exemple, se démenèrent pour arracher Ernest Ouandié au peloton d'exécution tramé de longue main par les fantoches de Yaoundé, se souviendront toujours que des journaux français communément classés à gauche, tels *Le Monde* et *Le Nouvel Observateur*, ne se gênèrent pas pour les éconduire. Bien mieux, dans le premier nommé, des responsables de la rubrique Afrique noire entamèrent carrément une consternante campagne de mensonges dans l'intention de terroriser et de décourager les rares sympathies que les violences flagrantes endurées par le prélat noir au cours de son arrestation et pendant les très longues semaines de détention et de total isolement qui la suivirent avaient suscitées en France².

¹ MOURALIS (Bernard), *L'Œuvre de Mongo Beti*. Issy-les-Moulineaux : Éditions Saint-Paul, coll. Comprendre, 1981, 127 p.

² MONGO BETI, « Pourquoi ? », *PNPA*, 1^e an., n°1, 1978, p. 4.

Et voilà pourquoi le lieu de publication ne sera, une fois de plus, qu'un espace virtuel par rapport à l'espace réel qui se trouve bel et bien quelque part en Afrique :

Énonçons donc à l'adresse de nos frères et surtout de nos camarades français si mal informés sur la situation réelle en Afrique dite francophone, un constat qui résume à la perfection le sort que nous a imposé le foccartisme : une revue comme la nôtre ne peut malheureusement pas plus paraître à Dakar, à Brazzaville, à Kinshasa... qu'un quotidien exaltant la politique de feu Salvador Allende ne pourrait paraître aujourd'hui à Santiago, une publication vantant le socialisme à visage humain circuler au grand jour à Prague, les œuvres de Frantz Fanon se vendre à la criée dans les lycées de Soweto ou les samizdat dans les rues de Moscou. Et nous ne mentionnons pas les obstacles purement techniques ³.

Passablement hanté, pourrait-on dire, par l'idée du retour, Mongo Beti consacre l'un des numéros de la revue *PNPA* à cette question. Il y publie plusieurs entretiens portant sur diverses expériences et insère également les témoignages de personnalités parlant de leurs (més)aventures. Le numéro est d'ailleurs dédié à Guy Ossito Midiohouan, qui a connu un retour en Afrique riche en péripéties, celles-ci faisant l'objet d'une analyse détaillée par Odile Tobner ⁴. Dans son analyse, Mongo Beti montre, lui, comment les retours, qui auraient pu n'être que des événements plutôt banals de la vie des personnes concernées, sont devenus des faits historiques, du fait des autocraties régnautes. Il écrit entre autres :

Tenez, naguère sous la colonisation, les retours étaient de minuscules faits divers, de dérisoires escarmouches pour ainsi dire laissées à elles-mêmes, sans lien les unes avec les autres ; ils n'avaient rien d'inferral, ni même de dramatique. J'ai connu des gens qui en étaient sortis, ni vraiment victorieux, ni réellement vaincus, ignorant même, comme ce personnage d'un roman célèbre, qu'ils se fussent trouvés au centre d'une affaire qui pût concerner l'Histoire. C'était en quelque sorte l'époque bénie de l'innocence. Ils semblaient étranges, un rien lunaires, indemnes sans doute, mais pas vraiment sains ni saufs. C'est qu'il leur restait d'autres batailles à livrer, avec leurs propres

³ MONGO BETI, « Pourquoi ? », *art. cit.*, p. 18.

⁴ TOBNER (Odile), « L'Afrique bâillonnée », *PNPA*, 4^e an., n°20, 1981, p. 3-9.

familles par exemple, et pas forcément les plus aisées à gagner, mais ceci relève d'une autre Histoire ⁵.

Les réalités du retour

Bien que ces analyses soient particulièrement pessimistes, Mongo Beti continue d'avoir le regard tourné vers le continent africain, ne serait-ce que parce qu'il est constamment à l'affût d'occasions d'assurer la distribution de sa revue et de ses écrits en Afrique en général, et au Cameroun en particulier. L'arrivée de Paul Biya au pouvoir en 1982 lui fait croire que l'heure est peut-être arrivée. Par l'intermédiaire de ses agents, le très catholique Paul Biya, qui, par ailleurs, est également *beti*, fait une ouverture en direction de Mongo Beti. Méfiant comme à son habitude, celui-ci hésite d'abord à accepter la proposition de s'en retourner au Cameroun qui lui est faite. Le guet-apens est bien monté, puisque ces agents masqués du pouvoir lui offrent de diffuser ses livres sur le territoire national. Y voyant une espèce de prélude au retour, Mongo Beti se laisse ensuite prendre au piège que lui tend Elundu Onana ⁶ :

Dans ses lettres, il ne cesse d'exposer sa théorie et sa pratique de la vente des livres auprès des Africains, et ses vues me paraissent remarquables par leur bon sens. [...] Voici en effet des décennies que je suis tourmenté par ce mur, le plus souvent politique, qui fait obstacle à la rencontre de nos œuvres avec leur public naturel, et que je m'interroge sur les moyens d'y pratiquer des brèches. [...] Loin de me défier [...] j'éprouve une admiration passionnée pour cet homme imaginatif, entreprenant, dynamique. Voilà au moins un Africain dont la personnalité dément les préjugés calomnieux des racistes. À plusieurs reprises, je fais son éloge auprès des dirigeants de *La Découverte* – à *Maspero*, de *L'Harmattan*, de *Présence africaine* ⁷.

Et le voilà victime du travail d'orfèvre d'Elundu Onana, arnaqueur doublé d'un indicateur de police. C'est l'affaire qui fera l'objet de la *Lettre ouverte aux Camerounais ou la deuxième mort de Ruben Um Nyobe*

⁵ MONGO BETI, « Les retours ne sont plus ce qu'ils étaient », *PNPA*, 4^e an., n°20, 1981, p. 12.

⁶ Jérôme Elundu Onana : intellectuel camerounais qui aurait publié dans *PNPA* sous le pseudonyme de Ionan Imleo avant cet épisode.

⁷ MONGO BETI, « Quand Paul Biya fait une ouverture vers Mongo Beti... c'est une chasse-trappe, ou l'histoire d'une machination », *PNPA*, 8^e an., n°43, janvier-février 1985, p. 1-11 ; p. 8-9. En ligne :

http://mongobeti.arts.uwa.edu.au/issues/pnpa43/pnpa43_01.html#haut

(1986). Lorsque Mongo Beti s'installera au Cameroun, une dizaine d'années plus tard, il sera partagé entre la passion qu'il éprouve à contribuer au développement socio-culturel du pays et la méfiance que lui inspirent nombre de ses compatriotes. Et assez paradoxalement, c'est un peu à travers le prisme des idées de la gauche métropolitaine que Mongo Beti va observer le quotidien de son pays natal. *La France contre l'Afrique* (1993), le premier essai qu'il publie après son retour au Cameroun, est tout à fait significatif à cet égard. Les fréquentes comparaisons qu'il fait entre les institutions camerounaises et africaines, et surtout l'inféodation des élites locales à la politique africaine de la France ne l'amènent pas nécessairement à établir les responsabilités que l'on pourrait attribuer aux dites élites par rapport à leur destin. La mise en accusation de la France dans la misère du peuple est évidente mais l'initiative, même bégayante, de l'intelligentsia africaine n'est pas établie. Il écrit en conclusion :

Ce qui n'a pas changé, c'est la prédation française et ses modalités archaïques, ce qui est nouveau c'est la concurrence des prédateurs. Les États-Unis et la Chine, au grand dam de la France, utilisent à leur profit des pouvoirs africains qui ont été mis en place en raison de leur servilité. De réels patriotes résisteraient mieux aux entreprises de contrôle étranger, mais, en quarante-cinq ans, ils ont été tous éliminés et leur sort a dégouté les jeunes ambitieux⁸.

À son retour d'exil, Mongo Beti va essayer de redonner aux populations de son village les moyens de construire un modèle socio-économique alternatif. Les activités agro-pastorales qu'il engage sur les terres de ses ancêtres s'inscrivent dans cette perspective. Mais qu'il s'agisse d'exploitation forestière, d'activités agricoles ou d'élevage, il sera en butte aux contraintes que lui imposent le *leadership* villageois, d'un côté, et les archaïsmes de l'administration publique, de l'autre. Tout en se démarquant des « sempiternels rabâchages de l'anthropologie occidentale sur la mentalité primitive, les peuples nus, l'arriération des structures ethniques de type tribal, et autres fadaïses »⁹, il reconnaît que les structures du village n'ont pas suffisamment évolué pour favoriser le développement et permettre aux populations de se prendre en charge :

De nombreuses carences [...] condamnent le village à l'arriération, étant entendu que celle-ci est d'abord morale et intellec-

⁸ MONGO BETI, *La France contre l'Afrique. Retour au Cameroun* [1993]. Paris : La Découverte/Poche, 2006, 218 p. ; p. 216.

⁹ MONGO BETI, *La France contre l'Afrique, op. cit.*, p. 44.

uelle, comme il en va dans toutes les sociétés, [...] En termes simples, le village beti souffre de l'absence de chefs et de modèles, [...] L'absence de leaders, c'est-à-dire de meneurs reconnus et acceptés par la majorité des résidents, est tout à fait frappante. Point de personnalité vers qui, dans le désarroi collectif, on puisse se tourner spontanément¹⁰.

Au-delà de son engagement dans des activités agro-pastorales à Akometam, Mongo Beti va jouer un rôle important d'intellectuel dans l'espace public. Comme nous le révèle l'ouvrage de Philippe Bissek : *Mongo Beti à Yaoundé 1991-2001*, Mongo Beti intervient dans la presse locale de diverses manières (interviews, articles de presse, lettres ouvertes, etc.) et à propos de presque tous les sujets de la vie quotidienne, qu'il s'agisse des questions politiques, économiques, sportives, culturelles ou autres. Toutefois, d'entrée de jeu, Mongo Beti est dans une position délicate. Dans un pays où l'obtention d'une citoyenneté étrangère est, pour diverses raisons, vue comme un manque de loyauté sinon comme une trahison, l'auteur de *Ville cruelle* est considéré comme un étranger qui ne doit pas intervenir dans les affaires du Cameroun ni les commenter au risque d'être perçu comme quelqu'un qui se mêle de ce qui ne le regarde pas et de voir invalidée toute prise de position de sa part. L'article de Joseph Owona, paru dans *Le Patriote*, l'assimile à un albatros :

Hélas ! [...] Comme l'albatros [...] le voilà chaperonné et récupéré par les troufions de la jacquerie tribale [...] Cet amphitryon des salons parisiens [...] ne sait que bredouiller des banalités tirées d'un vieux registre d'autrefois. [...]

L'enfant perdu d'Akometam n'a bu aucun des breuvages apaisants de notre terroir. Il ne connaît pas la saveur suave de notre matango. Le café du Hilton de la capitale, son antre de fauve étranger, l'hébète. En touriste expatrié il n'a fait que quelques furtives escales dans ce village [...]

Comme « l'albatros » de la légende, voilà Biyidi à l'entrée du troisième âge, gauche, comique et piteux. Que pouvait-il nous dire. Presque rien. Juste ce qu'il a dit : il n'a rien de commun avec nous [...] Bref, c'est un touriste expatrié. En trente-deux ans, il n'a rien fait pour nous. Mieux, il est un usurpateur [...] Les ancêtres perfides et un tantinet vengeurs lui avaient déjà donné un nom à la mesure de sa galéjade d'existence : « Awala ». En d'autres termes « expatrié ». [...]

¹⁰ MONGO BETI, *La France contre l'Afrique*, op. cit., p. 39.

Alors, Biyidi Bi Awala, go away ¹¹.

En somme, c'est un rejet très clair, de la part d'un dignitaire du régime il est vrai.

Par ailleurs, l'adulation dont Mongo Beti fait l'objet auprès du grand public et des jeunes en particulier n'enlève rien au caractère passablement énigmatique que revêtent ses attitudes et ses prises de position. C'est ce qui arrive lorsqu'il croit bien faire en créant le Comité pour la Libération du Citoyen Edzoa (COLICITE). Titus Edzoa est un dignitaire en rupture de ban avec le régime néocolonial qui gouverne le Cameroun depuis 1958, régime que Mongo Beti n'a cessé de combattre. Après sa déchéance, Edzoa se retourne contre ses amis d'hier et ces derniers, comme de coutume, l'accusent de tous les maux et le soumettent à une justice aux ordres. Mongo Beti trouve la méthode inacceptable et, comme il l'aurait fait pour n'importe quel autre citoyen, il revendique pour Edzoa une justice équitable et indépendante. Ses compatriotes sont simplement médusés que le célèbre écrivain ne comprenne pas qu'il s'agit d'une simple querelle de famille, d'une dispute entre mafieux, dont un militant de sa trempe ne devrait pas se mêler. Mongo Beti, quant à lui, ne comprend pas que l'on puisse lui reprocher de militer pour qu'un citoyen soit correctement traité, quels qu'aient pu être ses crimes. On se rend finalement compte que le rejet dont il fait l'objet de la part de quelqu'un comme Joseph Owona, du simple fait de la citoyenneté française qu'il a adoptée, est aussi un rejet des valeurs et des idées qu'il véhicule. L'accepter et le réintégrer dans la société camerounaise telle qu'elle va, cela nécessite un effort que peu de personnes sont disposées à consentir.

Mais ce serait ouvrir un tout autre débat que d'engager une réflexion à ce niveau sur les ambiguïtés qui peuvent transparaître dans nombre d'écrits de Mongo Beti, du fait de sa culture métisse ou, si l'on préfère, de son multiculturalisme. Toujours est-il qu'une étude approfondie portant sur quelques-unes de ses productions au lendemain de son retour d'exil peut servir de prolegomènes à la compréhension du mal être qui semble avoir marqué ses dix dernières années de vie et d'activités au Cameroun ; elle peut expliquer en même temps les rapports aigres-doux qu'il a entretenus avec ses compatriotes.

■ Ambroise KOM ¹²

¹¹ Cité dans *Mongo Beti à Yaoundé, 1991-2001*. Présentation et notes de Philippe Bissek. Rouen : Éditions des Peuples Noirs, 2005, 457 p. ; p. 17.

¹² Professeur émérite (College of The Holy Cross, Worcester, MA).